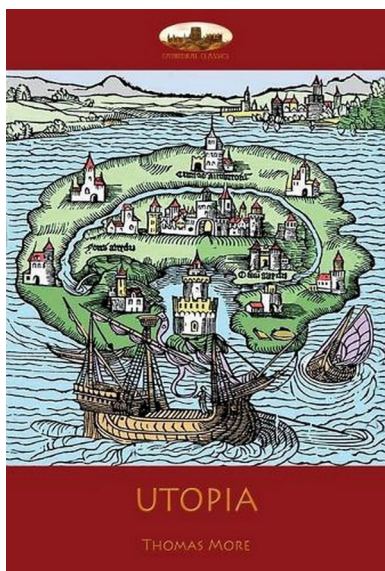


L'UTOPIE – UN GENRE À PART



Le mot « utopie » a été forgé par **Thomas More**, un humaniste anglais de la Renaissance, qui a occupé des fonctions politiques à la cour d'Henri VIII. Il rédige la première version de son livre culte « L'Utopie » en 1516. L'utopie devient genre littéraire : elle invente, par la fiction, un espace-temps propre, qui permet une organisation politique imaginaire. More n'est pas le premier à écrire des récits de ce genre puisque, par exemple, dans la République, Platon essaie d'inventer une république nouvelle parfaitement gouvernée par les rois philosophes. Des précurseurs à l'utopie, il y en a eu plusieurs dans l'histoire occidentale mais c'est à partir de More que l'on va les nommer ainsi et commencer à écrire plus d'utopies, et même de dystopies.

More invente le terme d'utopie, fondé sur le grec ancien : le u- marque une interrogation, tandis que -topos veut dire « le lieu ». Nous pouvons traduire u-topie par le **non-lieu**. Dans l'édition de 1518, More parle exceptionnellement de *Eutopia*, eu- étant le préfixe indiquant le bien ou le bon. On peut donc aussi traduire utopie par le **bon lieu** et/ou lieu bon. Dans cette œuvre, il raconte la visite d'une île et la description d'un régime démocratique (proche d'une forme de communisme, en ce que la propriété y est abolie), et la compare à la monarchie anglaise et ses abus de l'époque. More dénonce son époque grâce à une fiction.

La **dystopie** arrive plus tard, au XXème siècle, en rajoutant un troisième terme – la “dys-topie”, pour renvoyer au mal et au mauvais. Autrement dit, la dystopie est un lieu néfaste et à l'inverse du désirable. Aujourd'hui, la dystopie occupe une place quasi hégémonique dans la littérature utopique, et devient inquiétante, puisque certaines d'entre elles sont de moins en moins éloignées de la réalité que nous vivons.

Notons qu'il y a encore un genre fictionnels qui ressemble à ces deux-ci : l'**uchronie**, comme une façon de réécrire l'histoire en modifiant un élément du passé. Un bon exemple est « Le Maître du Haut-Château » (The Man in the High Castle) de Philip K. Dick, et se déroule aux Etats-Unis, dans un monde alternatif où c'est l'Allemagne nazie et l'empire du Japon qui ont remporté la Seconde Guerre mondiale.

L'Utopie radicale, par Alice Carabédian

Alice Carabédian, diplômée de lettres moderne, a écrit le livre « Utopie radicale. Par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines ». Dans ce livre, elle **radicalise l'utopie de More : cette forme d'utopie radicale doit être un « non-lieu » mais aussi un « bon-lieu »**. Il s'agit d'un lieu **inaccessible, impossible à atteindre**, mais aussi, un lieu bon et **radicalement émancipateur**. Cette utopie est ancrée dans la fiction et doit pouvoir présenter quelque chose de radicalement différent de ce qui est connu, tout en s'ancrant dans des problématiques du présent. Carabédian souhaite se prémunir d'un risque, celui de trop s'ancrer dans le réel et de ne proposer qu'une alternative au réel déjà existant. Quel est le problème de ces « utopies réalisables » ?



- « Les miettes » : elle parle ainsi d'alternatives mises en place à côté d'un pouvoir en place, qu'il tolère parce que justement, elles ne le mettent pas en danger. Le risque est de développer collectivement un univers minimaliste des espoirs que nous pouvons imaginer et entretenir.
- « La survie » : ce sont ces utopies qui arrivent une fois que le monde est terminé, « après » et se questionnent sur la façon de vivre dans les ruines, avec ce qu'il reste.

Les utopies radicales, elles, demandent une transformation radicale de la société, et pas un compromis. Il s'agit d'imaginer une refonte totale de la manière dont nous fonctionnons en société, dans ses conditions matérielles profondes. Il faut **penser à l'excès, et en excès** : c'est en étant gourmand, audacieux, réellement utopistes, que l'on peut se saisir de l'essence de l'utopie radicale et ouvrir les possibles. Cet excès doit s'associer à un « bon-lieu », au fait de rechercher une émancipation collective, qui repense en profondeur la notion de « collectif » et une nouvelle façon d'entrer en relation. En ce sens, Carabédian en vient même à parler de la dimension *queer* de l'utopie, comme un rejet des normes et de la domination patriarcale, coloniale, raciste et capitaliste. Il s'agit d'être exigeant vis-à-vis du réel et de ce qu'il peut être.

Carabédian nous alerte aussi à **l'habitation de la dystopie** : à force d'être régulièrement exposés aux dystopies, on en vient à relativiser de plus en plus l'avertissement qu'elles constituent, et la frontière entre fiction et réalité disparaissent de plus en plus.

Ainsi, il est plus que nécessaire de réinvestir et de créer une troisième voie : une **voie sans concession**, qui ne nous oblige pas à vivre de cailloux et de cabanes - une troisième voie qui donne de l'espoir et envie d'espérer. Cette troisième voie, c'est donc l'utopie radicale - c'est se mettre en réflexion et en imagination de nouveaux futurs, même s'ils ne deviennent pas notre futur.

L'Utopie – Le Principe Espérance, par Ernst Bloch

Ernst Bloch est un philosophe allemand, de tradition marxiste, né en 1885 et mort en 1977, dont le concept d'utopie a traversé sa pensée tout au long de sa vie. Sa philosophie ne vise pas seulement à interpréter le monde mais à le transformer. Deux ouvrages nous intéressent :

1. L'esprit de l'utopie (1ère version écrite en 1918 et 2ème version écrite en 1923)

Bloch traite de l'utopie en pleine 1ère guerre mondiale. Cette démarche le met en porte-à-faux avec la tradition marxiste puisqu'à l'époque, régnait une distinction (opérée par Engels) entre marxisme scientifique et marxisme utopique. Le marxisme scientifique prétend étudier la société comme un objet historique, en s'appuyant sur une analyse précise du capitalisme et de ce qu'il produit. À l'inverse, le marxisme utopique désigne une société idéale qui ne part pas d'une analyse rigoureuse de ces rapports de production et des conflits de classe. Bloch propose une pensée originale pour la philosophie de l'époque, en actualisant la notion d'utopie et en l'ancrant dans une analyse du réel.

« L'utopie n'est pas la fuite dans l'irréel. C'est l'exploration des possibilités objectives du réel et la lutte pour leur concrétisation. Il faut croire au Principe Espérance. C'est le mouvement même de l'humanité, c'est lui qui la conduit vers un avenir meilleur, vers un monde plus humain. » (Entretien avec Jean-Michel Palmier, in *Du Rêve à l'Utopie*, Paris, Hermann, 2016, p.186

2. Le Principe Espérance (1954, volume 1, 1955, volume 2, 1959, volume 3)

Bloch commence à rédiger en 1939 son œuvre la plus importante « Le Principe Espérance », alors qu'il est en exil aux États-Unis. Il en rédigera 3 volumes (1954, 1955, 1959). De cette immense ouvrage, Joël Gayraud en a sélectionné une série d'extraits centraux et en a fait le commentaire.



« Sa confiance inébranlable en l'utopie comme phare et moteur de l'agir humain trouve son ancrage dans un parti pris éthique eudémoniste. A ses yeux, ce n'est pas la survie aux dépens d'autrui qui mène le monde, mais la recherche du bonheur (...). C'est là l'expression d'une éthique ni dogmatique ni moraliste, enracinée dans le rêve d'un monde de justice, d'amour et de liberté où s'alimente la révolte contre toute forme d'oppression. Ainsi, l'être n'a de sens qu'en tant qu'il tend à son émancipation, et c'est l'espérance en un monde meilleur qui ouvre une telle perspective. » (Joël Gayraud, p.10)



Bloch s'étonne que **l'utopie**, et même l'attention au futur de manière plus générale, soit **absente de la théorie philosophique** : on y parle du présent, de l'évènement ou de l'ayant-été, mais pas du futur, pas d'espoir. *« C'est pourquoi ce livre est en majeure partie consacré à la tentative de donner une dimension philosophique à l'espoir situé dans le monde, peuplé comme la meilleure des terres cultivées et aussi inexploré que l'Antarctique. » (Bloch)*

Il est temps d'apprendre un autre sentiment que celui de la peur : celui de l'espoir. L'espoir n'est pas passif, comme la peur, mais c'est un affect qui *« agrandit les hommes au lieu de les diminuer » (Bloch)*, un affect qui demande des hommes de **se jeter « activement dans le devenir, dont ils font eux-mêmes partie » (Bloch)**. Attention : il ne s'agit pas de fuir dans l'espoir, comme on fuirait dans un rêve éveillé. Il se trouve dans l'espoir autre chose : *« qui stimule, qui empêche que l'on s'accommode à l'existant néfaste et que l'on renonce. Cette autre partie a l'espoir comme noyau et peut être instruite. » (Bloch)* Il s'agit de faire des **rêves éveillés clairvoyants**, mais pas sclérosants. Il ne s'agit pas de cultiver un espoir menteur, mais un espoir concret et authentique.

*« Qu'une catégorie psychologique, un affect, puissent être érigés en principe est chose difficile à concevoir pour la pensée rationnelle. L'idée même de Principe Espérance présente toutes les caractéristiques d'une contradiction dans les termes. Par définition, le principe est premier, stable, véridique, objectif, et l'espérance, subjective par nature, est une projection vers le future, l'incertain, l'indéterminé. (...) Or, pour Bloch, le possible, que la philosophie a toujours rangé du côté de la subjectivité, est fondé dans le réel. Considérant qu'aucune chose ne serait réelle si elle n'avait été auparavant possible, il fait de la possibilité une catégorie objective (...). **Il s'agit d'abord d'interpréter les signes du possible pour se donner les moyens de le réaliser.** Car l'Espérance que Bloch voit à l'œuvre dans l'histoire n'est pas une machine à produire des chimères, mais possède une qualité cognitive, instruite de toute l'expérience du monde. Mais si c'est possible, le souhaitable, le désirable qui devient le fondement, l'être n'est plus, comme dans la tradition occidentale, ce qui a été, mais ce qui sera. » Joël Gayraud., pp. 11-12*

Il s'agit donc bien de prendre en compte les **fondements objectifs de l'utopie** : le possible est une catégorie ancrée dans le réel, dont on interprète les signes pour le réaliser. *« Ce qui distingue l'imagination propre à la fonction utopique des élucubrations purement chimériques, c'est le fait que seule la première a pour soi un non-être-encore dont on est en droit d'espérer la venue, c'est-à-dire qu'elle ne tourne pas en rond et n'erre pas dans un possible trompe-l'œil, mais anticipe psychiquement un possible réel. » (Bloch)*

Une utopie, mais une utopie vers quoi ? Bloch propose plusieurs pistes : passer d'une lutte du prolétariat vers une lutte de l'humanité toute entière, abolir les classes dans la société, mettre en place une démocratie réelle, etc.

Et vous, vers quoi imaginez-vous une utopie concrète ?